

SESSION 9
Séance 51

Internal female labour migration, food security and potential of environmental degradation in a densely populated rural region (Western high lands of Cameroon).

Migrations agricoles féminines, sécurité alimentaire et potentiel de dégradation de l'environnement dans une zone densément peuplée des Hautes Terres de l'Ouest Cameroun.

Par Samuel KELODJOUÉ, (BUCREP et Université de Dschang, Cameroun).

RESUME

Les Hautes Terres de l'Ouest Cameroun traversent aujourd'hui une crise multidimensionnelle: crise économique, crise foncière, crise des sols, crise caféière, et crise socio-culturelle. Cette situation de crise est encore beaucoup plus ressentie dans les zones les plus densément peuplées de cette région qui doivent faire face à une pression démographique qui ne manifeste pas encore des signes d'essoufflement. Au delà de l'augmentation du nombre d'enfants à soigner, à scolariser...., la pression démographique se traduit ici plus encore par l'augmentation du nombre de bouches qu'il faut nourrir dans chaque famille.

L'état actuel du système agraire dans cette région et les relations sociales et culturelles qui les sous-tendent sont les résultats d'un long processus historico-économique.

L'agriculture reste la ressource principale de cette région. Elle procure de la nourriture, l'emploi et les ressources monétaires à sa population. Mais cette région présente un déficit en terres fertiles comparé à la croissance de sa population. Les réponses à cette situation restent : la dégradation de l'environnement et l'émigration vers l'extérieur de la zone.

Cette communication dans une région et dans un contexte social bien circonscrit identifie les relations existant entre, la croissance démographique, les migrations de production agricole, de travail, et la dégradation du couvert végétal et des sols dans trois arrondissements (Mbouda, Batcham, Galim) d'un des départements (Bamboutos) les plus densément peuplés du Cameroun.

Elle constitue une analyse exploratoire de l'évaluation du contexte socio-économique de la production agricole dans le but de mettre en évidence le rôle des migrations agricoles rurales féminines comme une des réponses à cette crise multidimensionnelle que traverse la région.

Mots clés : Crises multidimensionnelles – Réduction de la pauvreté-Migrations agricoles féminines-Productions agricoles-sécurité alimentaire- dégradation des sols et l'environnement

INTRODUCTION

Au Cameroun, la majeure partie actuelle des politiques nationales de développement concernent la réduction de la pauvreté qui intègre plus spécifiquement la production agricole, l'auto-suffisance alimentaire, la sécurité alimentaire, le développement rural en général.

Dans la perspective d'une croissance rapide de la population et de l'accroissement de la demande alimentaire, les migrations intra rurales (redistribution de la population), pour la production agricole et la sécurité alimentaire reste l'une des principales priorités du secteur agricole.

Le problème central de cette étude est que la croissance démographique donc les corollaires sont les migrations rurales, les productions agricoles est directement responsable de l'infertilité des sols, de la dégradation de l'environnement, résultat de la forte utilisation des sols dans cette région .

De ce fait la capacité des terres à produire les ressources nécessaires est annihilée par la pression exercée sur elles par l'augmentation rapide du nombre des agriculteurs ou des nouveaux migrants.

Le fait que l'économie de cette région soit essentiellement agricole et que la majorité de sa population vive et travaille dans les zones rurales conduisent à prioriser le rôle dominant des migrations intra rurales dans ces trois arrondissements (Mbouda, Batcham, Galim) du département de Bamboutos.

Les arrondissements de Mbouda et de Batcham connaissent en commun un déficit de terres capables d'absorber le surplus en main d'œuvre. L'érosion et la dégradation des sols s'accroissent sans cesse. Alors que l'arrondissement de Galim, zone d'accueil proche dispose encore des sols riches.

En effet les perspectives Malthusienne et Boserupienne sont les deux points de vue dominants en ce qui concerne les relations entre la population et le développement.

Il est important de savoir que ni Malthus ou Boserup n'aborde ce problème de population-environnement de façon implicite ni même l'utilisation des terres et la production agricole en relation avec l'environnement. Les implications des relations entre la population et le développement ont toute fois inférer a posteriori sur leurs travaux. Ces deux perspectives impliquent aussi des relations linéaires entre la population et l'environnement.

Les recherches en sciences sociales et naturelles ont toutefois introduit d'autres liaisons non linéaires pour cerner les relations entre population et environnement.

De même les perspectives multiplicatives présentent le point de vue selon lequel la population (taille, croissance, densité et sa répartition) interagit de façon multiplicative en association avec d'autres facteurs comme les niveaux de consommation et technologique, pour induire des impacts sur l'environnement.

Sur la base des travaux de Malthus, Kislé Davis (1963) et Ester Boserup (1965 et 1981), Bilborrow postule qu'une population croissante crée des pressions sur les conditions de vie qui conduisent à diverses réponses. Celles-ci comprennent l'expansion des cultures et la réduction du temps de jachère dans un premier temps.

Toutefois les populations peuvent répondre aussi à cette situation en réduisant leur fécondité (recul du mariage, réduction de la fécondité légitime), par un changement technologique (utilisation accrue des engrais et l'irrigation) ou alors par l'émigration.

Bilborrow et Geores (1992) ne distinguent pas généralement les effets de la croissance de la population et de la densité de ceux des autres facteurs conduisant à la détérioration de la qualité de la terre dans une région. Ils ont en effet identifiés plusieurs situations qui suggèrent des liens entre la pression démographique et la diminution de la fertilité des sols fertiles , la croissance de la population , la sécurité alimentaire , l'emploi rural la multiplication de petites exploitation. Ils en concluent que si des taux d'accroissement pareils de la population continuent la sécurité alimentaire sera affectée de même que , l'emploi rural (Bilborrow, 1989,1991) .

Ils concluent que la croissance de la population et les migrations jouent ainsi un rôle important en accentuant la multiplication des petites exploitations, la destruction des

forêts et la sur-utilisation des sols ou des sols marginaux et ont un rôle indirect sur l'accroissement de la production en vue de satisfaire la demande urbaine. (Lele and Stone, (1989).

Dans ces conditions, quel que soit le degré où l'intensification Boserupienne intervient en réponse à l'accroissement de la population, la pression démographique est-elle une cause directe des migrations de travail en zone rurale et des problèmes environnementaux sur les Hautes Terres de l'Ouest Cameroun.

En effet, les sols des arrondissements de Mbouda et de Batcham qui nous concerne dans cette étude ont été épuisés par plusieurs années de la caféiculture et des cultures alimentaires. La baisse de la production et surtout du cours de cette culture de rente consécutive à la perte de fertilité des sols a entraîné une pénurie alimentaire que les femmes tentent aujourd'hui d'enrayer par les migrations agricoles de production ou de travail vers une plaine située sur la rive gauche du Noun (arrondissement de Galim).

Pour juguler la crise alimentaire et partant, la crise économique actuelle, elles ont imaginé un système migratoire ingénieux. Ces femmes, aidées par un certain nombre de facteurs (manque de terres cultivables, épuisement des sols, baisse de la productivité, inégale répartition de la population, proximité d'une zone aux sols riches et encore faiblement peuplé) tentent de bouleverser leur statut traditionnel conjugal et social de gardienne de foyer et de productrices de denrées alimentaires pour devenir des actrices de la migration pour la sauvegarde de la sécurité alimentaire ou de manœuvres agricoles afin de jouir d'une certaine autonomie financière.

L'objectif principal de notre étude est alors de mettre en lumière les réponses démoeconomiques que les femmes ont imaginé pour juguler cette crise multiforme, afin de continuer à assurer l'autosuffisance alimentaire et l'entretien de leur ménage. Il s'agit en effet de :

- ressortir les déterminants de ces migrations essentiellement féminines;
- analyser le rôle prédominant des femmes dans ces mouvements et le fonctionnement de ces migrations ;
- analyser les problèmes et conséquences économiques, environnementales et sociales de ce mouvement migratoire.

Ceci soulève d'autres questions subsidiaires à savoir : à quel moment les structures agraires, la propriété foncière, la disponibilité des terres cultivables, les migrations de travail agricole deviennent la cause principale de la dégradation des sols et de l'environnement ? La migration de travail agricole serait simplement une cause secondaire, toutefois favorable, les facteurs réels comme la pauvreté, les inégalités, l'inadaptation des techniques et politiques agricoles, la priorité aux cultures commerciales, le système foncier, l'achat des terres en zones rurales par les citadins et les réformes institutionnelles se trouvant ailleurs ?

Ces questionnements seront discutés et testés en utilisant des données empiriques de cette région à fortes densités.

Cette étude de cas nous permet de dépasser les probabilités et les évidences et montrent les mécanismes conduisant à la dégradation du milieu. Elle remet ainsi en question les généralités simplificatrices admises de nos jours.

CONCEPTS

Dans son principe, la migration agricole saisonnière est le déplacement des personnes de leur lieu de résidence vers une destination correspondant au lieu de travail, le retour n'ayant lieu qu'après un séjour plus ou moins long dans la zone de travail. Elle peut être quotidienne, saisonnière ou définitive.

Dans cette étude nous distinguerons deux types de migrations agricoles féminines : les migrations agricoles pour la sécurité alimentaire, et les migrations agricoles de main d'œuvre.

Les migrations agricoles pour la sécurité alimentaire : il s'agit des déplacements dont le but est la recherche de nouvelles terres pour produire des denrées alimentaires qui seront

ensuite transportées au lieu de départ pour renforcer l'alimentation de sa famille et si possible commercialiser le surplus.

Les migrations agricoles saisonnières de main d'œuvre : ce sont les déplacements des manœuvres agricoles de sexe féminin à la recherche d'un employeur agricole qui aurait besoin de leurs force de travail ou « services ». Ces déplacements quotidiens ou de très courtes durée se font à une période bien déterminée de l'année au cours de laquelle on effectue une tâche agricole spécifique. On pourra ainsi distinguer les périodes de labour, de semailles de sarclage, de buttage, de récoltes, etc.

Dans les régions qui nous concernent l'essentiel de ce mouvement est entièrement dominé par les femmes contrairement à la région Bamoun située sur la rive droite du Noun où les migrations de main d'œuvre agricole sont le fait des seuls hommes.

I) LES FACTEURS STIMULANT LES MIGRATIONS FEMININES

A)- LA PRESSION DEMOGRAPHIQUE ET SES CONSEQUENCES DANS LES ZONES DE DEPART ET DE DESTINATION

Dans l'ensemble, la topographie du département de Bamoutos est tourmentée. C'est ici qu'on retrouve le point le plus élevé culminant de la province de l'Ouest (le mont Bamoutos 2470 m). Toutefois, on note une décroissance continue de l'altitude des monts Bamouto vers le fleuve Noun, affluent du Mbam. A l'approche du Noun, la monotonie est très prononcée, ce qui donne à la région de Galim un aspect de plaine où les altitudes varient entre 1100 et 1200 m. La végétation est celle de la savane d'altitude fortement influencée par la présence de l'homme.

Les arrondissements de Mbouda, Batcham sont les principales régions pourvoyeuses de migrants. Ces régions grâce à un certain nombre de facteurs à la fois historiques et socio-démographiques ont très tôt attiré sur leur territoire une importante population dont le croît démographique capitalisé sur place a abouti à une intense occupation de leur espace.

a) Densité d'occupation de l'espace

En 1976, l'arrondissement de Batcham comptait 60.160 habitants sur une superficie de 74,79 km², soit une densité de 334 hts/km² (24 fois la moyenne nationale de l'époque) Cette valeur prise par densité lui confère la deuxième position dans le classement des arrondissements sur les Hautes Terres de l'Ouest. Au niveau départemental, le groupement Batcham arrive en tête, devant son suivant immédiat Bamougong dont la densité est de 320 hts/ km². En descendant un peu plus bas au niveau de l'arrondissement, la tendance se confirme et Batcham est avec Bamougong les seuls groupements de l'arrondissement Batcham qui affichent des densités supérieures à 300 hts/km². Dans le même temps, on enregistre dans l'arrondissement de Galim une densité de 50 hts/km².

Tableau 1 : Place de la densité Batcham dans le département des Bamoutos

Unité territoriale	Superficie(Km)	Population en 1976	Densité en 1996 (Hts/Km ²)
Arrondissement de Galim	523	19764	36
Arrondissement de Mbouda	447	75269	128
Arrondissement de Batcham	180	60160	331
Département de Bamoutos	1180	155193	118

Tableau 2 : Répartition des groupements Bamoutos entre différentes classes de densité en 1987

Classes de densité (Hts/Km ²)	Arrondissement		
	Batcham	Mbouda	Galim
20-50			Bagam, Bamendjing

51-100		Bafounda, bati, Bamesso, Bamenyam, Bamenkombo	
101-150		Babadjou	
151-200			
201-250		Balatchi, Bamessingué	
251-300	Bamougong	Bamendjo, babété	
301-350			
351-400	Bangang		
401-450	Batcham		

En somme, Batcham est l'arrondissement le plus peuplé des Bamboutos. Sa densité qui est passée de 388 hts/Km² en 1976 à 431 hts/Km² en 1987. Elle est estimée aujourd'hui à 474 hts/Km². Avec une population estimée à 35.709 âmes aujourd'hui à partir d'un taux d'accroissement annuel de 1%, sa densité est de 474 hts/Km². Cette situation de surcharge démographique place ce groupement devant de nombreux défis : nourrir une population nombreuse, assurer son encadrement sanitaire, assurer l'éducation de ses enfants, en fin assurer le mieux-être de cette population.

La population du groupement Batcham est passée de 19.124 hts à 29.019 hts, soit un taux de croissance de 51,17% en 10 ans. Ainsi, le taux de croissance annuel de la population Batcham qui s'élève à 5,17% entre 1966 et 1976 se trouve parmi les plus forts taux du département des Bamboutos.

Tableau 3 : Répartition des groupements Bamboutos en fonction de leurs taux de croissance entre 1976 et 1987

Taux d'accroissement	Groupement
Elevé (r<5%)	Bamendjing, Bamougong, Batcham
Moyen (2<r5%)	Babadjou, Balatchi, Bamendjida, Bamendjo, Bangang, Bamenkombo, Bamessingué, Bati, Bagam
Faible (r<2%)	Babété, Bamesso, Bamenyam, Galim

Ce taux de croissance assez fort connaît à partir de 1976 une diminution attestée par le RGPH de 1987. Ce fléchissement de la croissance démographique est-il le signe d'un changement de comportement démographique ?

Pour apporter un éclairage à cette situation, il convient de connaître tout d'abord les raisons qui expliquent la forte croissance des années 60-70. L'entrée des Hautes Terres de l'Ouest en général et des arrondissements de Batcham et de Mbouda en particulier dans l'économie caféière a joué un rôle fondamental dans cette croissance de la population en contribuant à accélérer et à généraliser la polygamie. C'est ainsi qu'en subordonnant l'autorisation de la pratique de la caféiculture à l'importance de la main d'œuvre et donc à la taille de la famille, les autorités coloniales encourageaient sans le savoir et sans le vouloir la polygamie et surtout la natalité (fécondité légitime).

Tableau 4 : Croissance de la population de Galim entre 1976 et 1987

Groupement	Taux de croissance démographique (%)
Bagam	- 0,15
Bati	2,29
Bamendjing	2,43
Bameyan	-0,003

b)- Les conséquences de la pression démographique

L'humanisation intense du groupement a eu pour effet immédiat l'accroissement de la pression démographique dont les conséquences sont multiples.

1) Occupation intégrale du finage et insuffisances des terres

Le système de production de ces régions a longtemps été considéré comme l'une des plus intensives du Cameroun. Mais ce système est aujourd'hui en crise. Cette crise due à la pénurie des terres fertiles engendrée par une pression démographique excessive. La femme, faute de pouvoir moderniser l'agriculture de subsistance afin de répondre aux besoins alimentaires croissantes, est obligée d'étendre ses superficies cultivées sur la totalité du finage du groupement.

2) Conflit entre nouveaux fondateurs de lignage et espace cultivé

Dans notre zone d'étude, la société fait de chaque enfant mâle non héritier un nouveau fondateur de lignage, d'une nouvelle cellule familiale appelé « mbè ». Cette fondation d'un nouveau foyer familial implique une disponibilité des terres pour la construction des cases (pour l'époux, et ultérieurement celles des autres épouses), et pour la création de sa plantation et enfin des terres cultivables pour ses épouses. Cette installation se fait généralement sur des espaces antérieurement cultivés par une ou plusieurs femmes. Or c'est sur cette parcelle ou cette somme de parcelles que ces femmes fondaient l'autosuffisance alimentaire de leurs familles respectives : le retrait d'une seule d'entre elles menace ainsi directement la sécurité alimentaire. Cette recomposition familiale pénurie des terres est marquée par l'émiettement de l'espace agricole ou du finage.

3)- Sols profondément épuisés

Une autre raison sur laquelle se fonde les migrations des femmes dans ces arrondissements et non la moindre est sans doute l'épuisement qualitatif des terres cultivées.

a) L'exploitation intense et continue du sol

La croissance démographique a enlevé aux femmes des parcelles qui leur permettaient d'assurer la sécurité alimentaire dans leurs familles. La femme est obligée de cultiver chaque année les mêmes portions de terres qui n'ont pas encore été occupées.

b) La disparition de la jachère

La pratique de la jachère faisait partie intégrante du système agricole des populations des Hautes Terres de l'Ouest. Elle permettait au sol non seulement de se reposer après plusieurs années de culture, mais aussi et surtout de se restaurer. En effet les parcelles en friches supportent une quantité importante de végétaux, excellente matière organique qui sera enfouie dans le sol pendant les labours. La jachère constitue donc un meilleur moyen de lutte contre la baisse de la productivité d'un sol après qu'il ait été épuisé par les

récoltes. Malheureusement, à partir du moment où la pression démographique a achevé les réserves de terres, on est passé progressivement du raccourcissement de la jachère à sa disparition pure et simple. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un lointain souvenir. Dans notre échantillon d'étude, aucune femme n'a déclaré pratiquer la jachère.

Tableau n°5 : Age moyen des parcelles dans le Pays Bamiléké (1972-1973)

Département	Age moyen des champs vivriers
Haut-Nkam	4
Mifi	10
Bamboutos	12
Ndé	15
Menoua	18

Source: Dongmo J.L., 1981

La disparition de la jachère est ainsi l'aboutissement d'un processus qui a commencé depuis longtemps. Cette disparition fait peser de graves menaces sur la qualité des sols qui sont sollicités chaque année (au cours de deux campagnes) sans amendement. Dans un groupement fortement peuplé comme l'arrondissement de Batcham, il est paradoxale de parler de jachère. Les gens ont besoin de plus de terres pour les cultures. Actuellement, chaque paysan dispose d'un lopin de terre qu'il doit continuellement mettre en valeur deux fois l'an. Il serait donc suicidaire de leur demander de laisser la terre au repos pendant quelques années seulement.

c) l'épuisement qualitatif des terres cultivées.

Deux faits majeurs témoignent de l'intense utilisation du sol ces régions : l'utilisation rationnelle de l'étendue de la saison des pluies se traduit par la pratique de deux campagnes agricoles par an. La première court de mars à juillet et la seconde de septembre à décembre. En janvier, dès que commencent les activités de labour, le sol est encore sous le « choc » de la campagne précédente.

La densification des cultures est généralisée. Au début du mois de mai, lorsque toutes les plantes se sont enracinées, les billons ont l'allure très encombrés. Il devient à la limite impossible de distinguer billons et sillons si ce n'est grâce à l'alignement des pieds de maïs. Non seulement on a semé très serré dans l'espoir d'une production abondante, mais aussi on a semé plusieurs variétés. C'est ainsi qu'il ne serait pas étonnant de dénombrer sur le même billon les plantes de taille variable et de cycle végétatif variable (maïs, haricot, pomme de terre, macabo, taro, légumes, ignames, patate, courge, manioc, bananier-plantain..)

d) Introduction de la caféiculture et accentuation des déséquilibres écologiques

Le système agricole du pays Bamiléké associait traditionnellement l'agriculture et l'élevage. Ces deux activités étroitement liées assuraient la régulation du système de sécurité alimentaire dans le pays. Malheureusement, l'introduction de la caféiculture va entraîner la rupture des équilibres.

Avant que la pression démographique devienne alarmante, chaque « mbè » concession comportait trois terroirs, gage de l'autonomie du paysan. Du talweg au sommet de l'interfluve, on passait d'une bande alluviale constituée de sols hydromorphes (1^{er} terroir) à une zone de faible pente aux sols fins et épais continuellement rajeunis (2^{ème} terroir) et enfin à une zone de pente de plus en plus appauvrie.

Le 2^{ème} terroir servait à la pratique des cultures très exigeantes et le 3^{ème} est réservé aux plantes peu exigeantes et aux pâturages. Le paysan avait ainsi fait du 2^{ème} terroir le domaine privilégié des cultures nourricières auxquelles il fallait consacrer les meilleures terres de la concession. Mais la caféiculture viendra bousculer cette tradition. En effet, au cours de la diffusion contrôlée de la caféiculture, des instructions avaient été données aux paysans, instructions dont le non respect entraînait une sévère répression.

Ainsi la caféiculture envahit les meilleures terres qui jadis étaient réservées à l'agriculture de subsistance. Cette dernière fut alors refoulée au 3^{ème} terroir, terroir marginal peu fertile et peu apte à soutenir une activité agricole soutenue. En plus, ce secteur où la pente devient de plus en plus forte est très sensible au ruissellement. Quelques années plus tard après leur mise en culture, ces zones perdirent l'essentiel de leurs substances nutritives.

Lorsque les revenus de la vente du café se sont amenuisés, le paysan a été incapable d'acheter les intrants indispensables pour l'entretien de sa plantation. Le sol habitué à recevoir les engrais s'est très vite dégradé quand il n'en recevait plus. Le retour des cultures vivrières en association avec le café n'a fait qu'accélérer cette dégradation car il y avait désormais compétition entre une plante commerciale très exigeante (le caféier) et les cultures vivrières.

e)- le recul de l'élevage

Traditionnellement, l'élevage des chèvres et des moutons se faisait à l'intérieur de l'enclos sur un terroir aux potentialités agronomiques modestes. L'emplacement de ces enclos n'était pas stable. Il changeait de position après quelques années et l'ancien emplacement était mis en culture. Les rendements y étaient appréciables car le séjour des bêtes les avait rendu particulièrement fertiles. Mais à partir du moment où l'agriculture nourricière refoulée est devenue la rivale de l'élevage sur le même terroir, ce dernier a perdu sa place. Le paysan avait en effet un choix difficile à faire entre maintenir l'élevage et ne plus cultiver les vivres ou alors faire disparaître l'élevage au profit de l'agriculture. En optant pour la 2^{ème} solution, il avait fait un choix judicieux car nul alimentation ne peut se faire à base de l'élevage.

B) LA PROXIMITE DES TERRES FERTILES ET ACCESSIBLES DANS L'ARRONDISSEMENT DE GALIM

1- Les terres d'une fertilité appréciable

a) Des terres d'apport sur cendres volcaniques

L'arrondissement de Galim peut être considérée comme un prolongement de la région de Foubot à cause de la similitude de leurs caractéristiques. Les deux régions se situent entre 1000 et 1100 m d'altitude. Les sols de la région sont des « *apports ou des sols noirs sur cendres volcaniques très riches.* » (Atlas du Cameroun). Ces sols sont développés sur basalte. Les cendres volcaniques, probablement issues de l'activité des monts Mbapit et Nkogam se seraient répandues dans la région. Ces terres noires, particulièrement riches en matières organiques produisent de très meilleurs rendements agricoles, contrairement aux terres épuisées des arrondissements de Batcham et de Mbouda.

b) La disponibilité de nouvelles terres

Au moment du lancement de la colonisation officielle dans les années 1965, cette région aux sols vierges est encore relativement peu peuplée. Ce sont surtout des citadins qui demandent et achètent des terres dans cette zone. Malheureusement ceux-ci ne peuvent passer beaucoup de temps dans les champs. Ils sont donc obligés d'utiliser la main-d'œuvre pour venir à bout de leurs tâches agricoles.

En somme, proximité, accessibilité et fertilité des terres, tels sont les principaux facteurs qui ont orienté le flux migratoire des femmes des arrondissements de Batcham et Mbouda vers l'Arrondissement de Galim.

c) Les facteurs socio-économiques et historiques

Avant la colonisation européenne puis l'introduction de la caféiculture, la mobilité de la femme sur les Hautes terres de l'Ouest était réduite à sa plus simple expression. Celle-ci n'avait nullement le droit de quitter le foyer conjugal pour des longues distances. C'est ainsi que toute la vie politique et économique était dominée par les hommes.

L'organisation sociale est ainsi assez originale et fait de la femme la soupape de sécurité de la famille sur le plan alimentaire. Cette situation suppose que la femme ait à sa disposition le facteur essentiel de la production qu'est la terre.

De même l'agriculture sur cette région était essentiellement une agriculture de subsistance pratiquée par les femmes garante de la sécurité alimentaire. L'homme à la limite s'occupe des arbres fruitiers, de la cueillette du vin de raphia et de l'entretien des bananiers.

Aujourd'hui le café qui procurait aux époux l'essentiel de leurs revenus est en perte de vitesse, ce qui a réduit substantiellement la participation de ceux-ci aux charges de ménages.

Dans ce contexte, l'entretien et l'alimentation d'une famille nombreuse devient un défi. La femme doit faire face à l'épuisement des sols du terroir et de son environnement. Face à cette situation la femme a fait preuve de beaucoup d'ingéniosité en imaginant une stratégie pouvant lui permettre de garantir l'autosuffisance alimentaire de sa famille : les migrations agricoles saisonnières de production vers l'arrondissement de Galim le seul arrondissement encore peu peuplé du département des Bamboutos. Bien plus elle ne reste plus cantonnée à son seul rôle de productrices de vivres, elle cherche à obtenir un salaire en exerçant une activité agricole dans cette zone où l'activité agricole est en expansion.

II) -TYPOLOGIE DES MIGRATIONS DES FEMMES BATCHAM

Un ensemble de facteurs étudiés dans la partie précédente ont contraint les femmes des arrondissements de Batcham et de Mbouda à s'engager dans les migrations agricoles vers l'arrondissement de Galim. Ces migrations ne présentent pas un caractère identique. Ainsi, en fonction de l'objectif à atteindre, nous distinguerons deux types de migrations agricoles saisonnières : tout d'abord, la femme a l'ambition légitime de préserver l'autosuffisance alimentaire dans la famille, autosuffisance compromise par la pression démographique et l'épuisement des sols. C'est alors qu'elle a fait des migrations agricoles pour la sécurité alimentaire un moyen d'arriver à ses fins. Ensuite, devant la dégradation des revenus de la caféiculture, elle est obligée de participer financièrement à l'entretien de la famille. Cette participation croissante passe par l'augmentation de ses revenus propre ; la solution à ce déficit a été trouvée dans les migrations agricoles de main-d'œuvre.

Dans le contexte socio-économique et spatio-temporel actuel ces deux types de migrations sont complémentaires et indispensables pour la femme de ces deux arrondissements.

A) LES MIGRATIONS AGRICOLES SAISONNIERES POUR LA SECURITE ALIMENTAIRE : LES MIGRATIONS DE PRODUCTION

Il s'agit des migrations dont le but est la production des denrées alimentaires au compte personnel. La baisse de la production consécutive à cette perte de fertilité a entraîné une pénurie alimentaire que les femmes tentent aujourd'hui d'enrayer par les migrations agricoles de production.

1- Les tentatives de sauvegarde de l'autosuffisance alimentaire dans le village

Face à la pénurie des terres et à l'épuisement des sols, la femme dans les arrondissements Batcham et Mbouda n'a pas tout de suite réagi par les migrations agricoles. Elle a d'abord cherché les moyens de satisfaire ses besoins alimentaires à l'intérieur de son terroir en maximisant ses parcelles.

a) La règle du maximum de parcelles

Pour maximiser le nombre de parcelles, elle met à profit toutes ses relations familiales (beaux-parents, propres parents, amies, amies de l'époux, des gendres, et même jusqu'aux simples connaissances). Partout où elle peut obtenir une parcelle, elle n'hésite pas à en faire la demande. Lorsqu'elle n'est pas jusque là satisfaite, elle cherche les parcelles mises en location ou en concession.

Le nombre de parcelles par femme d'après notre échantillon varie entre 4 et 8 champs de taille variable (400 à 2000 m²) dispersés sur l'étendue du territoire des arrondissements de Mbouda et Batcham. Ce qui rend leur accès pénible en raison des distances. Mais l'objectif primordial étant de produire, la femme est obligée de se sacrifier ainsi pour nourrir une famille .

Tableau 6 : Mode d'accès aux parcelles cultivées à l'intérieur du groupement

Mode d'accès	Demande	Achat	Location	Concession	Plus d'un mode	Total
Effectifs	72	7	7	16	21	123
%	58,53	5,69	5,69	13,02	17,07	100

Source : Enquête de terrain, 2004

Le tableau 6 montre que près de 58% des femmes interrogées cultivent des terres qui leur ont été données. La concession villageoise vient en deuxième position et mérite quelques explications. IL s'agit de la cession d'une exploitation pour une durée minimale limitée mais dont la durée maximale est indéterminée. Le concessionnaire doit au départ versé une somme afin d'exploiter une parcelle pendant un certain nombre d'années. Si au terme de ces années le concédant n'est pas capable de rembourser la somme qui lui avait été versée, le concessionnaire continue à exploiter le terrain jusqu'au jour où le concédant pourra s'acquitter de sa dette. Les femmes, parfois aidées de leurs maris préfèrent la concession car elle garantit une durée d'exploitation plus longue. La concession revient ainsi moins chère car le concédant se trouve en face d'un problème ponctuel qui nécessite de l'argent . Il est de ce fait obligé de céder son terrain même à moindre coût.

b) Une polyculture à outrance

Les billons portent un mélange indescriptible de variété de plantes, caractéristique d'une « *polyculture sauvage* ». Caféiers, maïs, pomme de terre. haricot ... se bousculent sur un seul billon dans une compétition inédite.

Malgré toutes ces stratégies, le problème de pénurie alimentaire est demeuré entier.

Environ 84% des femmes interrogées déclarent que la production de leurs champs au village ne suffit pas à nourrir leurs familles. Dans ces conditions où elles ne disposent pas de moyens financiers pour tenter une modernisation de l'agriculture, où le spectre de la famine plane sur les ménages. Les femmes des arrondissements de Batcham et de Mbouda n'ont pu trouver d'autres solutions que celle offerte par les migrations de production dans l'arrondissement de Galim..

2- Les chefferies d'accueil dans l'arrondissement de Galim

Quatre groupements font partie de l'arrondissement de Galim. Tous les quatre groupements (Bagam, Bati, Bamendjing et Bamenyan) en raison de la faiblesse de leurs densités accueillent les migrantes.

Tableau 7: Répartition des migrantes de production en fonction des chefferies d'accueil

Destination	Effectifs	%
Bati	13	38
Bagam	14	14
Bameyan	3	3
Bamendjing	13	13
Bafounda	9	9
Bameso	5	5
Bamenkombo	7	7
Bamoun	11	11
Total	100	100

Source : Enquête de terrain, 2004

Le groupement Bâti accueille 38% des femmes enquêtées contre 14% pour le groupement Bagam. Ce qui étonne est cette disparité entre Bagam plus vaste (293 Km²) et moins peuplé (37 hts/Km²) et Bâti petit groupement de 41 Km² et plus densément peuplé que le premier (66 hts/Km²). Cette situation s'explique par le fait que la route qui est fréquemment utilisée par les migrantes ne passe pas par le centre de la chefferie Bagam.

3- Les caractéristiques socio-démographiques des migrantes

a) Structure par sexe de la population migrante

La structure par sexe de la population migrante, permet d'affirmer que cette activité est essentiellement féminine. Le tableau 6 donne une idée de la structure de la population ayant quitté le groupement Batcham à destination de Galim au cours d'une semaine de pleine activité.

Tableau 8: Structure par sexe des personnes déplacées de Batcham à destination de la région de Galim

Jour	Hommes	Femmes	Total
Lundi	97	03	100
Mardi	85	05	90
Mercredi	75	00	75
Jeudi	100	10	110
Vendredi	139	05	144
Samedi	88	02	90
Dimanche	63	00	63
Total	647	25	672
Pourcentage	96,27	3,75	100

Source : Enquête de terrain, 2004

Sur 672 personnes qui ont quitté Batcham en voiture entre le Lundi 02 et le Dimanche 9 Août 2004 à destination de la zone de production, 647 étaient des femmes, soit une proportion de 96,27%.

Tableau 9: proportion par tranche d'âge des femmes interrogées

Groupe d'âges	Proportion
10-19	12
20-29	17
30-39	28
40-49	23
50-59	16
60-69	4

Source : Enquête de terrains,2004

Le tableau ci-dessus montre que 51% de la population enquêtée a entre 30 et 49 ans. Nous pouvons considérer cette tranche d'âge comme celle de la pleine activité. En outre, jusqu'à un âge assez avancé (60 ans), certaines femmes migrent toujours.

b) Ancienneté du flux migratoire spontanée

D'après les informations recueillies sur le terrain auprès des femmes, 68% de femmes migrent aujourd'hui parce que leurs mamans les amenaient à Galim pour les mêmes raisons quand elles étaient encore jeunes filles. Après quelques années de mariage, la femme convainc son mari (si celui-ci était encore sceptique) de la nécessité d'avoir une parcelle d'exploitation au «*pays de l'abondance des terres.*»

Le tableau 10 nous donne une idée de l'ancienneté de ce phénomène.

Tableau 10 :Répartition des femmes par rapport au temps mis dans l'activité

Temps mis	0-5 ans	6-10 ans	11-15 ans	16-20 ans	21-25 ans	26-30 ans	31-35 ans	Total
Effectif	22	25	13	19	15	6	0	100
%	22,00	25,00	13,00	19,00	15,00	6,00	0,00	100,0

Source : Enquête de terrain, 2004

On constate que 48% des femmes interrogées ont fait entre 11 et 30 ans dans le mouvement migratoire vers l'arrondissement de Galim. Six personnes de notre échantillon sont impliquées dans les migrations depuis 26 ans, ce qui confirme bien l'ancienneté d'un phénomène dont nous situons le début probable dans la 2ème moitié de la décennie 60. Malgré leur âge parfois avancé, les femmes continuent de s'investir de façon active dans l'agriculture avec pour objectif de subvenir aux besoins nutritionnelles de la famille.

c) Mode de déplacement des migrantes vers la zone de colonisation

Les voitures utilisées sont des véhicules prédestinées au transport des marchandises mais transformés pour la circonstance en car de transport en commun. Les personnes et les

bagages y sont entassées dans un désordre indescriptible sans le moindre souci de confort pour le voyageur.

3- Les raisons du caractère saisonnier des migrations

Dans la société Bamiléké en général, l'homme est le chef de ménage. La femme lui doit obéissance respect et soumission. Tous les travaux domestiques sont entièrement à la charge de la femme. Bien plus, elle doit s'occuper de l'éducation de ses enfants, l'homme n'étant pas toujours disposé à le faire. La femme a ainsi une charge énorme dans le ménage. Au nombre de ces multiples charges figure en bonne place la production alimentaire. Dans un contexte de pénurie des terres et de l'épuisement des sols, les migrations agricoles de production deviennent une nécessité pour la survie de la famille. Ne pouvant avoir sur place la nourriture et ne pouvant transporter sa famille dans la zone de production (elle n'a pas ce pouvoir de décision) , elle est départagée entre deux préoccupations d'égale importance : assurer l'autosuffisance alimentaire de la famille d'une part et s'occuper de ses enfants et de son époux d'autre part. Elle est obligée de négocier un calendrier qui ne sacrifie ni l'un ni l'autre aspect de son devoir.

4- Le choix des cultures vivrières

La précarité du statut foncier dans les zones d'accueil, ne leur permet aux femmes migrantes de se livrer à la culture pérenne de café. (symbole d'appropriation). Les seules denrées produites sont alimentaires (maïs, haricot, arachide...) .

5- L' organisation de la production

a- Mode d'accès à la terre

Le mode de faire valoir est en général le type des relations existant entre le propriétaire foncier et l'exploitant qui assure la mise en valeur des terres agricoles. Divers modes de faire valoir sont observés. Il s'agit principalement du :

- mode de faire valoir direct : dans lequel le propriétaire exploite lui même le sol ou par l'intermédiaire d'un gérant qui reçoit un salaire.
- mode de faire valoir indirect basé principalement sur la rente que l'exploitant paye au propriétaire. Cette rente n'est pas fixe mais variable suivant la production

Nous avons dénombré trois procédés par lesquels les femmes obtiennent les terres qu'elle cultive dans l'arrondissement de Galim. Il s'agit de la demande, de l'achat et de la location.

La demande

Il ne s'agit pas d'un « don » au sens juridique du terme. Les femmes qui reçoivent des parcelles n'en sont que des usufruitières et le propriétaire peut à tout moment retirer sa ou ses parcelles, *même* sans préavis. La récolte est partagée entre l'immigrante et le propriétaire de l'exploitation. Notre enquête nous a permis de distinguer deux types de contreparties : le payement en nature et le payement en travail.

1) Le payement en nature

C'est un mode voulu et pratiqué par la femme. A la fin de la récolte, la femme à qui a été attribuée une parcelle doit donner une partie de la production à celui de qui elle tient le terrain. La quantité de nourriture varie d'un panier à un sac de maïs. Elle est aussi fonction de la taille des parcelles et de l'exigence du propriétaire du terrain.

Ceci participe du souci de préserver ses relations avec son bienfaiteur, relation d'une importance capitale.

2)- Le paiement en travail

Dans ce cas, la femme reçoit du propriétaire du terrain deux parcelles : l'une pour elle même et l'autre pour le donateur. Elle devra se charger de toutes les opérations culturales du labour jusqu'au sarclage, en passant par les étapes intermédiaires. Le propriétaire s'occupera de la récolte sur sa parcelle et la femme en fait autant sur la sienne. Ce mode tend à se généraliser dans la région, près de 68% des propriétaires la préfèrent au paiement en nature.

Ce mode est pratiqué en exclusivité dans un camp de production situé au lieu-dit Ngosong dans le groupement Bagam. Il s'agit d'une concession de près de 102 ha.

Tableau 11: Mode d'accès à la terre dans la zone d'accueil

Mode d'accès	Effectifs	%
Achat exclusif	10	10
Demande exclusif	59	59
Location exclusif	0	0
Achat et location	6	6
Achat et demande	4	4
Demande et location	9	9

Source : Enquête de terrain, 2004

72% des femmes interrogées cultivent des parcelles demandées. 59% d'entre elles le font en exclusivité alors que 13% l'associent à d'autres modes (achat et location). Cette suprématie de la demande vient du fait que la majorité des femmes ne disposent pas d'un revenu pouvant leur permettre de louer ou d'acheter une parcelle d'exploitation. Mais ce mode souffre actuellement de quelques difficultés à cause de la concurrence des citadins. Ceux-ci, plus nantis sont plus disposés à louer ou à acheter des parcelles d'exploitation. De ce fait les propriétaires terriens préfèrent mettre leurs terres en location que de les donner aux femmes.

b) Des conditions de travail difficiles

Le voyage entre le groupement d'origine et la région d'accueil relève d'un véritable exploit (le voyage se fait debout dans le car dans des conditions pas du tout confortables, debout dans des camionnettes).

La journée de travail commence à 6 heures et se termine à 18 heures 30. Elle n'est interrompue que par des moments au cours desquels les femmes doivent prendre leurs repas, ou encore lorsque l'intensité d'une pluie est assez forte pour empêcher de travailler. Mais en dehors de ces deux circonstances, la femme reste au travail toute la journée.

c) Les opérations culturales

Le calendrier agricole comporte deux périodes. La première campagne agricole est céréalière (maïs). La récolte intervient au mois de Juillet. La deuxième campagne agricole commence à deux mois de la saison pluvieuse. Cette campagne couvre les mois de Septembre, Octobre et Novembre.

Tableau 12: Calendrier agricole des activités agricoles des femmes à Galim

Mois	Activité	Durée de séjour	
Janvier			
Février			

Mars	Nettoyage et semailles (haricots, maïs, pomme de terre)	2 semaines	PREMIERE CAMPAGNE
Avril	Sarclage	3 semaines à un mois	
Mai			
Juin	Récolte de haricots, pomme de terre	4 à 5 jours	
Juillet	Récolte de maïs	1 semaine	
Août			
Septembre	Labours, billonnage et semailles de haricots, patate, manioc Récolte des ignames	3 semaines à un mois	SECONDE CAMPAGNE
Octobre			
Novembre	Récolte de haricots, manioc, taro, macabo, patate	1 semaine	
Décembre			

Source : Enquête de terrain, 2004

d)- Le transport et la destination de la production

d1 - Le transport de la production

Les femmes dans leur immense majorité vont à Galim dans le seul but de garantir leur autosuffisance alimentaire. C'est la raison pour laquelle la production est immédiatement transportée au village après la récolte. L'exportation de cette production se fait à l'aide des véhicules (camionnettes).

Lorsque la production n'est abondante, les femmes la mettent dans les sacs :

Le coût de transport varie en fonction de plusieurs paramètres: la quantité de la production, la période considérée et la distance à parcourir. Mais la période constitue un élément déterminant.

Tableau 13: Répartition des femmes étiquetées en fonction de leur production céréalière au cours de la première campagne 97/98

Coût de transport	Effectifs	%
10000-15000	27	27
15000-20000	34	34
20000-25000	18	18
25000-30000	11	11
30000-35000	5	5
35000-40000	3	3
40000 et plus	2	2

Source : Enquête de terrain, 2004

Tableau 14 : Répartition des femmes enquêtées en fonction de leur production de maïs au cours de la campagne 97/98.

Quantités produites (sacs)	Effectifs de femmes	%
3-10	43	43

11-15	34	34
16-20	13	13
21-25	6	6
26-30	4	4
Total	100	100

Source : Enquête de terrain, 2004

Nous constatons que près de la moitié des femmes interrogées (43%) ont une proportion comprise entre 3 et 10 sacs. 61% des femmes enquêtées ont payé entre 10 et 20.00 F.CFA leur production de maïs en 2003. Toutefois, d'après la déclaration des migrantes, 82,92% d'entre elles sont satisfaites et prêtes à poursuivre cette activité; quand bien même certaines ne seraient pas satisfaites, elles seront obligé de poursuivre car elle ne peuvent plus aller nulle part.

4- Destination de la production

La production des femmes à Galim à deux principales destinations: la consommation familiale et dans un moindre mesure la vente.

a) La satisfaction des besoins alimentaires de la famille

La principale raison pour laquelle les femmes migrent saisonnière ment vers Galim est la recherche d'un appoint alimentaire capable de garantir l'autosuffisance alimentaire dans le groupement d'origine. C'est donc ajuste titre que la grande partie de la production est consommée dans les familles des migrantes.

b) La vente du surplus

Une partie de la production est vendue sur le marché local afin de répondre à certains besoins financiers du ménage dont l'acquisition des produits manufacturés, la scolarisation, la santé, l'habillement. Cet apport financier constitue une bouffée d'oxygène pour les époux dont la situation économique n'est guère enviable et dans un contexte généralisée d'effondrement des pouvoirs d'achat des ménages.

En somme, grâce aux migrations de production les femmes des arrondissements de Batcham et de Mbouda ont pu continuer à jouer leur rôle de productrices de biens alimentaires. Ce faisant, elles ont préservé l'autosuffisance alimentaire hypothéquée dans leur territoire traditionnel par la pression démographique couplée à plusieurs années de caféiculture. Toutefois pour certaines femmes dont la production est faible et qui de surcroît jouissent d'une ancienneté dans cette activité, les migrations agricoles ne sont qu'un voile qui cache leur véritable activité. Ces femmes disposent de quelques petites parcelles (2 ou 3) et n'en veulent d'ailleurs pas d'avantage. Elles sont sûres de finir le travail sur ces parcelles en deux ou trois jours. Le reste du temps, elles font le «*pambé*»..

B)-LES MIGRATIONS FEMININES RURALES DE MAIN D'ŒUVRE AGRICOLE : LE « PAMBE »

a) Du « mercenariat agricole » au « pambé »

Toutes les migrantes qui arrivent dans l'arrondissement de Galim ne disposent pas toujours des parcelles suffisantes. De même elles n'ont pas toutes la même force de travail. Celles qui terminent plus tôt de travailler dans leur parcelles apporte leur aide à celles qui en ont encore du travail. Il ne s'agit encore là qu'un simple acte de solidarité en vue d'entretenir la dynamique du groupe. Mais lorsque cet entra-aide reçoit une contrepartie

ne serait-ce symbolique elle tend à devenir un travail rémunéré que nous appellerons ici le « mercenariat agricole »¹.

Tableau 15: Proportion des migrantes en fonction de la main-d'œuvre utilisée

Type de la main d'œuvre	%
Main d'œuvre familiale	74,8
Main d'œuvre salariée	25,2

Source : Enquête de terrain, 2004

Le « mercenariat agricole » est une activité menée par les femmes des arrondissements de Mbouda et Batcham qui vont à Galim pour des besoins alimentaires. A la fin de leurs propres travaux, certaines de ces femmes trouvent deux ou trois jours pour effectuer des travaux rémunérés. Le « pambé » quant à lui est une forme poussée du « mercenariat agricole ». La différence avec le « mercenariat agricole » est que la femme qui s'y emploie le considère comme son activité principale.

Une conjonction de trois facteurs ont contribué à donner naissance au « *mercenariat agricole* » d'abord, ensuite au « *pambé* ». Le premier est l'inexistence ou le très faible revenu des femmes. Ce qui les prédispose à accepter plus facilement un travail rémunéré. Le second est l'achat des terrains dans l'arrondissement de Galim par les fonctionnaires et commerçants résidant dans les villes de Bafoussam et de Mbouda. La troisième est la difficulté récente d'acquérir facilement les terres et l'absence de la sécurité foncière. Par ailleurs, le besoin de la main-d'œuvre se manifeste aussi de plus en plus chez les populations autochtones auxquelles les femmes ont fait prendre conscience de la valeur de la terre.

Ainsi lorsqu'elles ont fini les travaux dans leurs champs, certaines femmes se livrent au travail salarié, pour deux ou trois jours afin d'avoir l'argent de transport pour le retour au village. 43% des femmes affirment faire cette activité à la fin de leurs travaux. C'est cette activité qui a reçu le nom de « *mercenariat agricole*. » car elle ne constitue pas la raison officielle de leur déplacement. Pendant une ou deux journées de travail (parfois davantage), une femme peut gagner 3 000 à 6 000 F.CFA. Cet argent pourra d'ailleurs lui permettre de faire les premiers repas dès son retour au village, et même d'honorer ses engagements dans les tontines.

A partir du « *mercenariat agricole* », les femmes ont constaté qu'elles pouvaient en une journée de travail gagner chacune 1 500 à 2 000 F.CFA. L'occasion était trop belle pour qu'on la laisse échapper. Certaines femmes ont ainsi décidé de se consacrer entièrement à cette activité.

b)-Structure de la population ouvrière

La structure par sexe de la population migrante qui pratique le « pambé » est largement dominée par la femme. Les femmes y sont largement majoritaires. Elles sont de tous âges. adultes, jeunes femmes. Le tableau 16 nous présente la structure des manœuvres agricoles qui ont quittés le groupement Batcham le matin du 28 septembre 2004 en direction de Bafounda.

Tableau 16 : structure par sexe des manœuvres agricoles partis de Batcham pour le 28 septembre 2004

¹ Cette expression du Professeur Martin KUETE désigne les femmes qui à la fin de leurs travaux font des prestations de services à de personnes à la recherche de la main-d'œuvre agricole salariée. De cette façon, elles se font un peu de sous avant de retourner au village.

		Age		Total
		Jeunes	Adultes	
Sexe masculin	Effectifs	21	00	21
	Pourcentage(%)	3.78	00.00	
Sexe féminin	Effectifs	140	397	537
	Pourcentage(%)	25.08	71.14	
Total		161	397	558

Source : Enquête de terrain, 2004

Les jeunes filles constituent environ le quart de la population migrante. On peut les classer en deux catégories : celles arrivées au terme de leur scolarité et les jeunes scolaires.

Le pambé est pour ces jeunes filles une occupation qui leur ouvre la voie à l'autonomie financière pendant qu'elles sont chez leurs parents. Elles investissent leur argent dans l'achat de leurs vêtements et des équipements, (marmites, assiettes...) sommaires en vue de préparer leur éventuel départ en mariage.

Les jeunes scolaires ne travaillent que les samedis afin de trouver de l'argent nécessaire pour l'argent de poches et s'acquitter de leur scolarité.

c)- Organisation du pambé

Le pambé est une activité saisonnière qui suit le calendrier agricole du Département des bamboutos. Elle connaît des périodes dynamiques correspondant aux périodes d'intense activité agricole.

1) -La première campagne

Au cours de cette période, il existe trois saisons de pambé. La première saison est constituée des labours et du billonnage, suivis de très près par les semailles. Elle a lieu aux mois de Février et de Mars. C'est l'une des périodes les plus pénibles en raison des efforts à fournir au travail. La femme doit passer toute la journée courbée sur une houe jusqu'à la fin de la tâche.

La deuxième saison qui survient un mois après la première couvre tout le mois d'avril. L'activité menée est le sarclage, exercice au cours duquel les ouvrières doivent enlever les mauvaises herbes qui entrent déjà en compétition avec les plantes utiles.

La troisième saison d'activité au cours de la première campagne agricole est la récolte. Elle commence en juin par la récolte du haricot et des pommes de terres ; Elle se termine en juillet et Août par la récolte du maïs, la plus importante de la campagne.

2)- La deuxième campagne

Elle commence en septembre et comporte deux saisons d'importance inégale. La première, très importante du point de vue de la disponibilité du travail, est le nouveau billonnage en vue de la culture de haricot, unique plante de cette campagne. La deuxième saison intervient trois mois plus tard et correspond à la récolte. Elle ne nécessite pas beaucoup de travail, aussi l'effectif des femmes intéressés est – il réduit.

d)- Le pambé : une activité qui nécessite une grande détermination

Le pambé est une activité qui exige de la femme qui l'exerce détermination et acharnement à cause de l'ampleur des tâches et des distances à parcourir.

Pour accéder aux postes de rassemblement de la main –d'œuvre, les femmes doivent parcourir de longues distances malgré leur âge parfois avancé. Elles parcourent ainsi une distance qui peut aller de 12 à 16 Km par jour. Ces longues distances se font toujours à

ped. Par ailleurs, une distance plus ou moins longue sépare le poste de rassemblement de l'exploitation. A cause de ces longues distances, les femmes doivent se mettre en routes aux premières heures de la matinée (3 heures ou 4 heures du matin), alors qu'elles se sont couchées tardivement la veille, après une dure journée de travail. Ainsi les heures de départ s'échelonnent de 3 heures à 6 heures du matin. Les femmes qui se lèvent très tôt sont celles qui sont les plus éloignées des centres (ou postes) de regroupement. C'est un lieu ou « marché » où les femmes migrantes se retrouvent pour chercher un employeur. Les femmes viennent quotidiennement dans les postes de rassemblement de la main-d'œuvre afin de proposer leurs services aux exploitants résidents ou non. Il existe deux sortes de poste de rassemblement de la main.

Les centres enclaves fermés à accès difficile (Bangang, Pougong, Badjuisit et Bakatou) et les centres ouverts. Ces centres sont ouverts à la grande circulation, donnant ainsi une grande facilité d'accès aux personnes d'origine diverses. Il s'agit des postes de Bafounda (lieux-dits marché plantain et coopérative) et des postes de balessing (lieux – dits Balessing –centre et Bakeng). Les femmes les considèrent comme des centres privilégiés car pensent-elles, les citadins sont riches et doivent en principe bien payer leurs services.

A partir de ces centres de regroupement, l'accès aux parcelles peut se faire de deux manières : soit à pied lorsque celles-ci ne sont pas éloignées du centre de regroupement, soit à voiture dans le cas contraire. Dans le second cas, l'exploitant doit prendre les dispositions pour assurer le transport des ouvrières tant à l'aller qu'au retour.

e)- Les revenus du pambé et leur investissement

Les gains issus du pambé dépendent de plusieurs paramètres : la zone où se la femme a été recrutée, le nombre de jours au cours desquels la femme s'est effectivement rendue au travail et l'âge des ouvrières.

1) La zone de recrutement des femmes

Toutes les zones de pambé ne disposent pas des mêmes atouts. Les postes de Bafounda et de Balessing sont ceux qui réunissent le maximum d'atouts.

Le nombre de jours d'activité dans la semaine. Dans chaque groupement, il existe des jours d'activité et les jours d'inactivité.

Le tableau 17 présente le nombre de jours d'activité par zone de pambé.

Tableau 17 : Nombre de jours d'activité par zone de « pambé »

Zone de « pambé »	Nombre de jours d'activité	Pourcentage(%) par rapport à la semaine
Bafounda	6	75
Balessing	6	75
Bangang	4	50

Source : Enquête de terrain, 2004

Bafounda et Balessing sont ainsi bien lotis, avec 6 jours d'activité sur 8, soit un pourcentage de 75%.

Les centres ouverts (Balessing et Bafounda) voient l'affluence des citadins grâce à leur accès facile. En plus, elles sont plus portées vers les employeurs citadins plus prêts à payer le prix fort que par les exploitants résidents.

2) Le nombre de jours au cours desquels la femme a effectivement travaillé

Plus de $\frac{3}{4}$ des femmes qui font le pambé sont mariés. De ce fait, elles ont des responsabilités assez grandes dans le ménage. C'est ainsi que les contraintes peuvent les empêcher d'aller au travail tous les jours d'activité. En plus les travaux sont pénibles et exigent de ce fait un grand repos. Ainsi, elles sont très peu nombreuses les femmes qui vont au travail tous les jours d'activité dans la semaine

Tableau 18: Répartition de 119 ouvrières en fonction du nombre approximatif de jours de travail effectué dans la semaine

Nombre de jours effectués	Nombre de femmes	Pourcentage (%)
1	7	5.88
2	11	9.24
3	32	26.89
4	41	34.45
5	19	15.96
6	9	7.56
Total	119	100.00

Source : Enquête de terrain, 2004

On constate d'après le tableau que 61.44% font 3 à 4 jours d'activité dans la semaine. Les personnes qui font 6 jours sont surtout les jeunes célibataires (15-20 ans généralement) qui n'ont pas de responsabilité particulière. Leurs revenus seront un peu élevés par rapport à ceux des femmes mariées. Mais le jeune âge peu aussi agir comme facteur défavorable. En effet, jeunes filles de 10 à 14 ans ne sont pas rémunérées au même titre que les autres sous prétexte de leur immaturité. C'est ainsi que certains exploitants préfèrent les embaucher, afin de déboursé moins d'argent pour la main – d'œuvre.

3) Les saison d'activité

Toutes les saisons d'activité ne sont pas également intenses. De l'intensité d'une saison dépendra le revenu de la femme. Trois saisons sont particulièrement intéressantes : le premier billonnage de l'année (février–mars) en début de première campagne, le sarclage en Avril et le second billonnage en septembre. Au cours de ces périodes, les rapports financier sont importants (tableau 18)

Tableau 18: Revenus des migrantes suivant le calendrier agricole

Mois et activité dominante		Revenu mensuel moyen par femme et par zone de pambé (F. CFA)	
Mois	Activité	Bangang	Bafounda
Janvier	Labours	350-400	
Février	Billonnage, semis de pomme de terre	500-600	1500-2000
Mars	Billonnage et semis en terre des	800-1000	1500-3000

	pommes de terre		
Avril	Sarclage	800-1000	1500-3000
Mai	Sarclage et buttage	800-1000	1000-1800
Juin	Récolte haricot et pomme de terre	150-300	800-1000
Juillet	Récolte du maïs et des arachides	300-350	800-1000
Août	Récolte (suite et fin)	300	600-800
Septembre	Culture de 2ème campagne (haricot et pommes de terre)	600-800	1500-3000
Octobre	Buttage pomme de terre et haricot, récolte du café	250-300	500-1000
Novembre	Récolte du café	300	300/sac
Décembre	Récolte pomme de terre et café	200	800-1000

Source : Enquête de terrain, 2004

D'après le tableau 19, les gains réalisés à Bafounda sont nettement au dessus de ceux de Bangang. Nous avons poussé l'observation plus loin en relevant le gain moyen de 10 femmes dans la semaine du 21 au 27 septembre 1998 à Bafounda.

Tableau 19 : Gain moyen de 10 femmes dans la semaine du 21 au 27 septembre 2004 à Bafounda.

N° de la femme enquêtée	Revenus (F. C F A)
1	7500
2	8800
3	9500
4	7800
5	8400
6	8600
7	7400
8	9800
9	9600
10	7800
Total	85200
Moyenne	8520

Source : Enquête de terrain, 2004

Le revenu moyen de ces 10 femmes dans la semaine du 21 au 27 septembre 2004 s'élève à 8520 F. C F A. Il est important de relever que ce revenu ne serait pas si élevé si la saison d'activité était moins intense (récolte par exemple). Dans le cas des gains hebdomadaires uniformes au courant du mois de septembre, chacune de ces femmes s'en tirerait avec un revenu de 34080 F. C F A à la fin du mois. Cette somme d'argent quoique apparemment modeste est très importante pour des personnes à faible revenu. La femme peut ainsi couvrir nombre de ses besoins.

f)- La redistribution des charges au sein du ménage

Le pouvoir économique et monétaire de la femme rural dans les arrondissements de Batcham et de Mbouda , autrefois faible ou presque nul est aujourd'hui assez significatif. Le pambé lui apporte un revenu substantiel. Mais cet argent si difficile à gagner n'a pas

toujours apporté le bonheur. Il a fait croître la participation financière des femmes dans les ménages. Cette augmentation des charges de la femme dans le ménage s'opère d'une façon simple : le mari constatant que la femme gagne de l'argent, décide d'abandonner certaines de ses responsabilités sous le fallacieux prétexte qu'il n'a pas d'argent. La femme se voit ainsi obliger d'assumer certaines de ces charges qui sont par ailleurs fondamentales. Elle utilise l'argent gagné dans les dépenses d'investissement et d'entretien (consommation, santé, éducation, habillement ... e t c). Les dépenses d'investissement effectuées par la femme sont de trois ordres : la scolarisation, les tontines et les aides apportées aux enfants ayant fini leur scolarité.

III) PROBLEMES FONCIERS , SOCIAUX ET ENVIRONNEMENTAUX

Suite aux crises multiformes, les femmes des arrondissements de Batcham et Mbouda quittent saisonnièrement leur territoire traditionnel pour effectuer des tâches agricoles dans les groupements voisins moins peuplés. Grâce à ces migrations, l'autosuffisance alimentaire est garantie et l'entretien de la famille assurée. Mais la question qu'on peut poser à ce niveau est celle de savoir si cette adaptation à la crise constitue une solution définitive aux problèmes de cette paysannerie.

A- DES PREMICES DES PROBLEMES FONCIERS ET SOCIAUX AIGUES

1) Problèmes fonciers

Les femmes des arrondissements de Mbouda et Batcham impliquées dans les migrations agricoles saisonnières font face aujourd'hui à certaines difficultés d'ordre sociaux et fonciers. Ces problèmes pourraient gagner de l'ampleur et jouer un rôle inhibiteur à ces migrations féminines.

Ceci se traduit déjà par le début de la peur de l'envahissement ressentie par les autochtones. L'hospitalité d'hier se transforme progressivement en une opposition larvée. Des mesures sont prises au niveau des instances supérieures des chefferies de l'arrondissement de Galim dans le sens de la préservation de leur patrimoine-terre. Ces mesures sont destinées à dissuader à l'avenir les nouvelles candidates aux migrations. C'est ainsi qu'il devient de plus en plus difficile de trouver de nouvelles parcelles même en location. Les taxes sont imposées sur la vente des terrains et sur la production par les autochtones pour ne pas perdre entièrement le contrôle sur leur territoire.

Par ailleurs les femmes migrantes sont victimes de plusieurs formes d'escroqueries et notamment les ventes de terrain appartenant à deux propriétaires ²différents et les doubles ventes de terrain à deux personnes ³

Toutes ces nouvelles difficultés poussent la femme migrante à se consacrer d'avantage dans l'activité de « Pambé » et ne devenir plus qu'un simple "engin agricole" pour les autochtones qui exploitent sa force de travail.

2)- Problèmes sociaux

² La vente d'immeuble à double propriété

Un immeuble est vendu à un étranger par un premier propriétaire. Après quelques années d'explication (3 ans au plus), un deuxième propriétaire s'amène et vous jure que ce terrain lui appartient. Par crainte de vengeance (l'acheteur se trouve en territoire étranger), l'acheteur est obligé soit de racheter le terrain si le nouveau venu lui laisse le choix, soit d'abandonner simplement le terrain.

³ Les doubles ventes

Dans le cas de la double vente, un même immeuble peut être vendu à plus d'une personne, situation qui à la limite peut coûter des vies humaines si chaque partie veut camper sur ses positions.

Les migrations agricoles, quelles soient de production ou de main œuvre éloignent les femmes de leurs domiciles respectifs pour une longue durée. Pendant les migrations de production les femmes font entre 4 jours et 1 mois dans la zone de production. Au cours des migrations de main-d'œuvre, elles doivent passer toute la journée hors du domicile; dans certains cas, la femme quitte son domicile à 4 heures du matin pour ne le rejoindre qu'à 22 heures. Ces absences répétées des femmes de leurs foyers ont des répercussions sérieuses sur l'encadrement des enfants ou de la famille en générale. Le rôle de la mère-éducatrice des enfants n'est plus pleinement assumé.

B- DES PROBLEMES ENVIRONNEMENTAUX AIGUES DANS LES ZONES DE DEPART COMME LES ZONES DE DESTINATION

Les migrations des femmes des arrondissements de Batcham et de Mbouda font face à un certain nombre de problèmes d'ordre environnementaux. Ces difficultés sont des présages d'un avenir peu radieux pour le mouvement migratoire.

Les principales conséquences de ces déséquilibres sur les relations population environnement ont perceptibles à quatre niveaux :

- Les migrations internes en grande partie spontanées et non contrôlées par l'état constitue un processus de rééquilibrage spatial entre population et ressources ;
- La dégradation rapide, et déjà fort avancée, de l'environnement et plus particulièrement des sols dans les zones de départ de la migration ;
- La dégradation, encore peu visible mais réelle, de l'environnement dans les zones d'arrivée de la migration ;
- Le fractionnement rapide des exploitations qui réunissent plusieurs familles sous l'autorité d'un chef de lignage ;
- La transformation lente et progressive des relations qui crée une nouvelle dynamique sociale à travers l'aspiration des femmes à des revenus monétaire pour sauver la famille.
-

1)- La dégradation des sols et de l'environnement dans la zone d'accueil

a)- Des risques d'érosion

Dans l'arrondissement de Galim où la topographie est peu tourmentée, l'occurrence de l'érosion hydrique, quoique faible n'est pas négligeable. En effet, "L'érosion hydrique... s'exerce sur toutes les terres dès que la pluviométrie annuelle dépasse 300 à 400 mm. Ainsi, à Galim, l'érosion reste présente. Elle est favorisée en cela par deux facteurs: la forte pluviométrie annuelle et les mauvaises techniques culturales.

b) Une pluviométrie assez forte

Dans l'arrondissement de Galim, comme dans toutes les Hautes Terres de l'Ouest, il règne le climat camerounien d'altitude. Ce climat comporte deux saisons: une saison des pluies qui court de la mi-Mars à la mi-Novembre.

D'après le rapport annuel de la Délégation départementale de l'agriculture des Bamboutos, la pluviométrie dans la région a oscillé entre 1488,9 mm et 2258,9 mm au cours de la période 2001 et 2002. En 2003, la pluviométrie était de 2008,1 mm.

c) Les mauvaises pratiques culturales

Dans la région de colonisation, "les défrichement se font à blanc" (Serge MORTN, 1993). De vastes espaces sont mis en valeur dans cette zone de savane peu peuplée. Au cours des

deux campagnes culturales annuelles, le sol est mis à nu, à la merci des averses brutales de début et de fin de saison des pluies. Non seulement la femme n'a pas le droit "de planter les arbres, d'ériger les clôtures et les haies, tous symboles d'appropriation." (Serge MORTN, 1993), mais elle coupe les arbres qui existent. En effet, la précarité des droits que la femme exerce sur les terres les empêche d'y planter des arbres. L'inimitié entre la femme et l'arbre tient du fait que l'arbre, avec son feuillage fait ombrage aux plantes saisonnières qui ont besoin de soleil. Ainsi, un arbre sur une parcelle est toujours considéré par la femme comme une entorse à la production. Pour arriver à leurs fins, elles font sécher l'arbre en l'écorçant au pied. Ainsi donc, le sol est livré sans défense aux agents d'érosion dont le principal est la pluie.

2- La fertilité des sols compromise par les récoltes

Il serait un peu difficile d'estimer le nombre de tonnes de maïs que l'arrondissement de Galim livre chaque année aux populations urbaines et rurales qui y viennent travailler. Mais la frénésie de cette colonisation, illustrée par les effectifs impliqués nous pousse à penser que les quantités produites sont importantes, surtout si nous considérons les deux campagnes agricoles au cours de l'année. Cette « utilisation continue de la terre sans apport d'éléments nutritifs » entraîne une chute inexorable de la production" (Pierre BRABANT, 1992). En effet, les récoltes prélèvent au sol une quantité importante d'éléments nutritifs sans que ceux-ci soient remplacés par des engrais organiques ou minéraux. Peu à peu, la terre s'épuise et les rendements baissent. Ainsi, de campagne en campagne, d'année en année, le potentiel agronomique des sols de Galim se dégrade. Cette dégradation est d'autant plus accélérée que les sols sont surexploités. Au cours des prochaines années, si aucune action d'envergure n'est entreprise pour assurer la restitution des éléments prélevés à un rythme accéléré dans les terres cultivables de Galim, la fertilité des sols sera à jamais compromise.

C- LES STRATEGIES DE LUTTE CONTRE L'EPUISEMENT QUANTITATIF DES RESERVES FONCIERES ET QUALITATIF DES TERRESCULTIVEES.

Les sols des arrondissements de Mbouda et de Batcham qui nous concerne dans cette étude ont été épuisés par plusieurs années de la caféiculture et des cultures alimentaires. La colonisation des terres de l'arrondissement de Galim se fait avec une grande frénésie. Du fait de son intensité, cette colonisation fait courir à la région le risque d'un "désastre écologique" déclenché par l'homme.

C'est pourquoi, il nous paraît plus judicieux de rechercher des solutions internes à ce double problème de déficit alimentaire et de la dégradation des sols.

Avant tout, un accent particulier à mettre sur la recherche pour transformer l'agriculture des zones à fortes densités. Cette recherche devait s'atteler à étudier minutieusement le niveau de dégradation des terres de la région afin de connaître les besoins réels de ces sols. Ainsi, peut-t-on envisager sans tâtonnement leur restauration.

.a)- Restauration et conservation des sols du groupement: des conditions pour l'amélioration des rendements

1) La restauration des sols

Il s'agit d'apporter au sol des quantités importantes d'engrais organiques et minéraux qui ont été exportées à travers les récoltes. Il est nécessaire voire indispensable de compenser les pertes subies par la terre (érosion), en utilisant des techniques qui réduiraient la vitesse de l'épuisement des sols d'une part, ou alors celles qui accéléreraient la vitesse de restauration des sols. Cette restauration peut se faire de façon naturelle (humus, fumure animale, jachère simultanée) ou de façon artificielle (l'utilisation des engrais chimiques).

2) La restauration artificielle

Il existe deux types d'engrais chimiques: les engrais organique et les engrais inorganiques.

L'usage des engrais requiert le respect de certaines normes pour parvenir à un résultat concluant. Il faut d'abord connaître la structure du sol, d'où la nécessité de l'étude des échantillons dans un laboratoire approprié. De cette étude doit ressortir un rapport sur l'état de la dégradation des sols, les éléments fertilisants manquant et la façon dont doivent être menées les opérations d'épandage pour des cultures spécifiques. Ainsi le paysan devra savoir quel type et quel quantité d'engrais utilisé pour une culture particulière. Cet amendement des sols permettra certainement de relever les rendements agricoles, facteur de stabilisation de la femme dans son terroir traditionnel. Malheureusement, l'augmentation rapide des prix des engrais au cours des dernières années sa progressivement éloigné les paysans des hautes terres de cette option. En outre, le coût des recherches scientifiques et de l'encadrement paysan est élevé.

2) La restauration naturelle

Il s'agit d'apporter à un sol épuisé la matière organique dont l'importance est capitale. L'humus ou matière organique est constitué de débris végétaux et animaux en cours de décomposition. Il joue un rôle fondamental dans le sol. En effet, il modifie la structure du sol en l'aérant et en le rendant beaucoup plus apte à retenir de grandes quantités d'eaux et d'éléments nutritifs pour les plantes. C'est ce double rôle qui fait de la présence de la matière organique dans le sol une nécessité sans laquelle celui-ci ne produirait pas de bons rapports. Ceci serait la concrétisation du concept "*agriculture biologique*". Cet apport peut se faire de deux manières: la pratique d'une jachère appropriée au contexte actuel et l'utilisation de la fumure organique.

3)-La jachère simultanée dans un groupement peuplé

La jachère simultanée est un type de jachère adapté à ce contexte de surpeuplement. "Il s'agit d'une jachère qu'on installe en même temps que les cultures vivrières principales' UCCAO: 1987. "Techniques de conservation des sols dans les Hauts-Plateaux de l'Ouest-Cameroun"

Le paysan introduit dans les champs les plantes dites "d'engrais vert" ou de jachère. En général, ces plantes utilisées sont de la famille des légumineuses. Elles présentent un double avantage pour le sol: tout d'abord, elles sont capables de fixer l'azote de l'air grâce aux nodosités présentes sur leurs racines (cet azote fixé est directement assimilable par les plantes), ensuite, ce sont des plantes croissent rapidement et dont la vitesse de décomposition de la matière organique est grande. Les feuilles de ces légumineuses, enfouies dans le sol constituent un excellent engrais vert. A titre d'exemple, une expérience de jachère simultanée a été réalisée au Nigeria avec comme plante de jachère le "*crotalariajuncéa*". Au terme d'une saison de croissance, la teneur du sol en matière organique est passée de 1,09% à 1,19%, tandis que le phosphore assimilable a augmenté de 4,3Kg/ha et le potassium échangeable de 45,3 Kg. C'est donc dire quelle est l'importance de cette technique qui n'oblige pas la femme à abandonner sa parcelle pendant une période. Mais à ce sujet, une question se pose: comment faire pour obtenir ces plantes ?

4)- L'utilisation de la fumure animale

Il s'agit de répandre dans les déjections des animaux (fientes de poules, bouses de porcs...). Mais cette solution est assez difficile pour au moins deux raisons: tout d'abord les parcelles que cultivent les femmes sont très dispersées dans l'espace, ce qui veut dire que seuls les champs proches des concessions pourront bénéficier de cet apport d'engrais; ensuite, l'état actuel de l'élevage dans le groupement ne permet pas de tirer un meilleur

parti des déchets que laissent les animaux. Cette hypothèse n'est de ce fait envisageable que dans le cas où l'élevage subirait une transformation.

b) La conservation des sols restaurés

Après leur restauration, les sols doivent être l'objet d'une grande attention, au risque de retomber dans la situation actuelle où les sols épuisés sont devenus presque improductifs. Pour cela, des mesures doivent être prises afin de promouvoir des méthodes culturales qui évitent l'érosion et la dégradation. Il existe dans le système culturale de cette région une technique qui est propice au développement ou à l'occurrence de l'érosion. Il s'agit de l'interruption des billons. Outre cette pratique, la topographie générale n'est pas favorable à la conservation des sols.

1) Une topographie tourmentée

Le relief tourmenté des arrondissements de Batcham et de Mbouda (collines séparées par des vallées jeunes) n'est pas particulièrement favorable à la conservation des sols. Lorsque la pente dépasse 5%, *"la force de l'eau de ruissellement devient telle qu'elle brise les billons horizontaux dans les endroits préférentiels d'écoulement des eaux"*. On comprend alors que le billonnage qui est une avancée dans la conservation des sols peut s'avérer insuffisant. UCCAO: 1987

2) les interruptions de billons

Les billons horizontaux permettent d'intercepter le ruissellement et de favoriser l'infiltration des eaux. Mais les interruptions de billons que l'on retrouve dans tous les champs en pays Bamiléké sont particulièrement favorables à l'érosion. *"Ces interruptions sont des zones privilégiées d'écoulement des eaux qui anéantissent l'effet de protection des billons horizontaux."*(UCCAO. 1987,)

A cause de toutes ces difficultés, il est nécessaire de prendre des dispositions afin d'éviter à l'eau de ruissellement de se concentrer au maximum. On peut le faire de deux manières, par l'érection des ouvrages anti-érosifs et la non-interruption des billons.

Les ouvrages anti-érosifs

Les ouvrages anti-érosifs doivent être dressés perpendiculairement à la direction de l'écoulement des eaux de ruissellement. Ce sont des obstacles parallèles aux courbes de niveau.

Ces ouvrages peuvent être "vivants" ou "morts". Ces ouvrages vivants ou haies de stabilisation sont constitués des arbustes, de préférence des légumineuses. Ils ont pour principal rôle de briser la vitesse des eaux de ruissellement et d'augmenter l'infiltration des eaux et de retenir la terre grâce au système racinaire des plantes pérennes. Les ouvrages "morts" sont constitués de cailloux entassés parallèlement aux courbes de niveau.

- La continuité des billons

Lors du billonnage, les fermes doivent éviter d'interrompre les billons car ces interruptions sont des zones de faiblesse qu'exploite l'érosion hydrique. En faisant les billons de façon continue, les fermes enlèvent aux eaux de ruissellement toute chance de se concentrer.

c)- Une agriculture vivrière plus diversifiée

La restauration des sols n'est qu'une étape vers le maintien de la femme dans son terroir. Pour qu'elle parvienne à satisfaire ses besoins alimentaires et financiers à travers l'agriculture, il faudra que les rendements soient les plus élevés possibles afin que les excédents soient écoulés sur les marchés. Malheureusement, la majorité de la population continue d'utiliser les variétés locales dont les rendements sont très bas. C'est la raison pour laquelle nous envisageons une agriculture plus scientifique qui utilise les variétés améliorées. Dans cet ordre la culture du haricot vert est une plante peut contribuer efficacement à donner à la femme un revenu autonome. Cependant, sa culture pose de sérieux problèmes. En effet, c'est une plante grande consommatrice d'espace car elle se cultive en monoculture. Son développement se fait toujours au dépens des cultures vivrières. On ne peut donc pas envisager cette culture à grande échelle sans voir en perspective les problèmes de diminution de l'espace consacré au vivrier.

CONCLUSION

Cette étude de cas, dans une région et dans un contexte social bien circonscrit arrive à montrer que la croissance démographique donc les corollaires sont les migrations rurales, les productions agricoles est directement responsable de l'infertilité des sols, la dégradation de l'environnement et la menace prévisible de la sécurité alimentaire.

A la faveur de la colonisation officielle organisée par l'Etat, la région de Galim a été ouverte aux populations des régions surpeuplées parmi lesquelles celles des arrondissements Batcham et de Mbouda. Les femmes de ces arrondissement ont promptement saisi cette opportunité afin de résoudre certaines contradictions auxquelles elles étaient confrontées (la garantie de l'autosuffisance alimentaire et le relèvement du niveau de vie). Ces femmes ont imaginé un système migratoire ingénieux pour juguler la crise alimentaire et partant, la crise économique. Ce qui constitue un décalage croissant entre les normes et les représentations que consacrent d'habitude la gestion des ménages dans cette société. Les migrations agricoles de travail apparaissent comme un bel exemple de transformation socioculturelle qui s'opère dans un milieu rural au Cameroun. Des redéfinitions de statut sont à l'œuvre, en sourdine et ne manqueront pas de provoquer des bouleversements dans les rapports de genre tantôt dans un relatif consensus tantôt dans les tensions.

Cependant, cette solution se révèle plutôt comme une réponse conjoncturelle dictée par les circonstances du moment. En effet, il est possible que le système migratoire mis en place subisse des coups de frein si la pression démographique et la dégradation de l'environnement viennent à augmenter dans les groupements d'accueil de ces migrations. Ainsi cette dégradation n'est pas la conséquence des seules migrations, mais d'un ensemble de causes qui interagissent entre elles. Parmi ces causes, la migration est un élément important, au vu de l'accroissement très rapide de population qu'elle entraîne mais d'autres facteurs jouent aussi un rôle important et notamment l'accroissement naturel des populations autochtones, le maintien ou l'accentuation des pratiques agricoles très extensives, l'affaiblissement des cadres institutionnels traditionnelles de gestion foncière des ressources, l'individualisation progressive des rapports sociaux, l'absence d'alternatives techniques attractives pour les paysans⁴, dans le sens d'une intensification soutenable de l'exploitation agricole et d'une meilleure gestion. de l'environnement, le fractionnement rapide des exploitations

C'est la raison pour laquelle il convient dès à présent de réfléchir sur les solutions internes à cette crise multidimensionnelle. Une agriculture adaptée aux conditions climatiques, des paysans maîtrisant des techniques agraire et culturelles adaptées non préjudiciables ni aux plantes saisonnières ni aux plantes de rentes, l'utilisation des variétés à haut rendement. C'est à ce prix qu'on obtiendra sur les Hautes Terres de l'Ouest une agriculture adaptée à l'environnement écologique qui y prévaut. C'est peut être l'une des voies qui conduira à de nouveau à une autosuffisance alimentaire des populations.

⁴ Peu d'innovations techniques pouvant affecté les systèmes de production

BIBLIOGRAPHIE

- 1--BAKARY (T): 1989. "L'intégration économique de la paysannerie en Afrique subsaharienne" L'harmattan, 136p
- 2-BILSBORROW(R.E): 1987 "Population pressures and agricultural development in developing countries: A conceptual Framework and Recent Evidence" World Development, 15(2), 183-203"
- 3- BILSBORROW(R.E): 1987 "The impact of Origin Community characteristics on Rural-urban Out-migration in a Developing Country" Demography, 24(2),191-210population pressures and agricultural development in developing countries: A conceptual Framework and Recent Evidence" World Development, 15(2), 183-203"
- 4- BILSBORROW(R.E): 1991 "Population growth internal migration and environmental degradation in rural areas of developing countries" Communication à la British society for Population Studies, 10 janvier 1991;30p+annexes: A conceptual Framework and Recent Evidence" World Development, 15(2), 183-203"
- 5- BILSBORROW(R.E): 1992. "Rural poverty, migrations, and the environment in developing countries. :
- 6- BOSERUP (E) "Evolution agricole et pression démographique », Paris Flammarion, 1970,220P
- 7- BOUTRAIS (J): 1973."La colonisation des plaines par les montagnards au Nord du Cameroun."ORSTOM, 124,240p
- 8- BRABANT (P): 1992. "La dégradation des terres en Afrique" in Afrique Contemporaine, n°161 pp 91-108
- 9- COURADE (G) et al: 1994. "L'agriculture des Bamiléké révisée à la faveur de la crise."MERS, ORSTOM, Yaoundé, 268p
- 10- DONGMO (J.L): 1981. « Le dynamisme Bamiléké. » Tome I Maîtrise de l'espace rurale, 424p
- 11- FOMENA TSABANG Baise Désiré « Les migrations agricoles saisonnières féminines au départ d'un groupement densément peuplé : Le cas de Batcham dans le Bamoutos , Université de Dschang. 98p, 2001
- 12- FOTSING (J.M): 1995."Compétition foncière et stratégie d'occupation des terres en pays Bamiléké (Cameroun) in Terre, terroir. Territoire. Les tensions foncières." ORSTOM-Paris pp.133-148
- 13- GRANGERET-OWONA (I): 1992. "Les nouvelles pratiques des exploitants agricoles Bamiléké sous l'effet des ruptures anciennes et de la conjoncture nouvelle" in Le village Camerounais à l'heure de l'ajustement, pp 112-127
- 14- KELODJOUÉ (S) " L'évolution de l'exploitation industrielle de bois dans la forêt dense camerounaise"; Thèse de doctorat, Université de Yaoundé, juin 1985, 375 p + planches
- 15- KELODJOUÉ (S) "Dynamique démographique, évolution des systèmes agricoles et productions agricoles dans les zones à fortes densités rurales du Cameroun" in les Annales de l'Iford; V.13 (1), juin 1989, p.81-111
- 16- KELODJOUÉ (S) et al, " Pression démographique et production alimentaire: l'exemple des trois régions" in les Spectres de Malthus: déséquilibres alimentaires, déséquilibres démographiques"; Gendreau (F) , Meillasoux (C) et Cie; Paris 1991, p.181..216
- 17- KELODJOUÉ (S) "Population, productions agricoles et alimentation au Cameroun: Etude spatiale" ; Notes et Documents n° 9 janvier 1993 CIDEP/UCL; Belgique
- 18-KELODJOUÉ (S) " Pression démographique, productions agricoles et dégradation de l'environnement dans les zones à fortes densités rurales du Cameroun: in " Régulations démographiques et environnement" sous la direction de Laurent AUCLAIR,

Patrick GUBRY, Frederik SANDRON, Les Etudes du CEPED n° 18, Paris, 2001 , ORSTOM/CEPED/LPE p. 209-217.

19- KUETE (M): 1996. "Les enjeux des cultures de rentes au Cameroun: l'exemple de la caféiculture"

20-LEE M, D, (1986) " Malthus and Boserup , a dynamic synthesis", In the state of population the theory, Oxford brazil , Black well, pp. 96-130

21- MORTN (S): 1993. "Colonisation agraire dans l'Ouest-Cameroun" in Innovations et développement rural dans les pays tropicaux. Espaces Tropicaux, Paris, pp 107-128

22- MORIN (S): 1996. "Le haut et le bas: signatures sociales, paysages et évolution des milieux dans les campagnes d'Afrique Centrale (Cameroun, Tchad)" CRET, Bordeaux, 156p.

22- NGWE (E): 1989. "Marginalisation socio-économique: facteur endogène de l'émigration rurale ? Le cas de l'Ouest et de l'Extrême-Nord du Cameroun." in Les annales de l'IFORD, vol 13, n°1. pp.7-18.

23- ROCH (J):1975. "Les migrations économiques en bassin arachidier sénégalais." In Cahiers de l'ORSTOM. série Sciences Humaines, vol XIT, n°1 .pp 55-80.

24- SCHWARTZ (J): 1992. "Le défi démographique" in L'environnement en Afrique,Afrique Contemporaine, n°161 pp 43-56.

25- STFFERMAN (G): 1973. "Les sols de quelques régions volcaniques du Cameroun. Variation pédologique et minéralogiques du milieu équatorial en milieu tropical." 290 p.

26- TATSABONG (B): 1998. "Déprise caféière, activités de substitution et perspectives d'avenir: cas du groupement Batcham" Université de Dschang. 98p.

27- UCCAO (PDRPO): 1983. "Techniques de conservation des sols dans les Hauts-Plateaux de l'Ouest-Cameroun" 111 p.

28- ZAMBO MANGA(H,J): 1998 "Caféiculture et nouvelles structures d'encadrement de paysans: enjeux d'un développement durable: le cas de Bafou chefferie" Université de Dschang, 85p..0